

« Désormais, Côme disposait d'un public prêt à écouter bouche bée tout ce qu'il dirait. Il prit goût à la parole ; sa vie dans les arbres, ses chasses, Jean des Bruyères et Optimus Maximus devinrent les prétextes de récits sans fin (bon nombre d'épisodes de sa vie sont rapportés ici sous la forme qu'il leur donnait pour plaire à cet auditoire plébéien ; que l'on veuille bien me pardonner si ce que j'écris ne semble pas toujours véridique ou conforme à une harmonieuse vision de l'humanité et des faits).

Il arrivait, par exemple, qu'un badaud lui demandât :

– Mais est-il vrai que votre pied n'a jamais touché que des arbres, monsieur le Baron ?
Alors, Côme commençait :

– Si, une fois, mais ce fut par erreur : j'étais monté dans les bois d'un cerf. Je croyais passer sur un érable, et c'était un cerf échappé du domaine royal, qui se tenait là, immobile. Quand l'animal sentit mon poids sur ses andouillers, il s'en fut à travers bois. Je ne vous dis pas de quelle façon il me secouait ! Je me sentais, là-haut, transpercé de toutes parts : par les pointes aiguës des cornes, par les épines des branches qui me fouettaient la figure. L'animal se débattait, cherchait à se débarrasser de moi ; mais je tenais bon...

Il suspendait son récit. Eux, alors :

– Et comment vous en êtes-vous tiré, Votre Seigneurie ?

Et lui, chaque fois, d'inventer une fin différente :

– Le cerf courut, courut et rattrapa la harde. Certains, le voyant avec un homme dans ses cornes, le fuyaient ; d'autres approchaient, curieux. J'ai toujours mon fusil en bandoulière ; je l'épaulai et, chaque cerf que je voyais, je l'abattais. J'en tuais cinquante...

– Quand a-t-on vu cinquante cerfs dans nos régions ? demandait l'un ou l'autre de ces gueux.

– La race s'en est perdue ce jour-là. Mes cinquante victimes étaient autant de femelles, vous comprenez ? Chaque fois que mon cerf voulait en approcher une, je tirais, et elle tombait... Le cerf n'y comprenait rien : il était désespéré. Alors... alors, il décida de se tuer lui-même, gravit en courant un rocher élevé et se précipita dans l'abîme. Mais, moi, je m'accrochai à un pin qui surplombait la falaise ; et me voilà !

Ou bien c'était une bataille qui s'était engagée entre deux cerfs, à grands coups de cornes, et lui, à chaque coup, sautait des bois de l'un à ceux de l'autre jusqu'à ce qu'un choc plus fort l'eût projeté... dans un chêne.

En somme, il s'était laissé gagner par la fièvre des conteurs qui ne savent jamais quelles histoires sont plus belles : celles qu'ils ont réellement vécues et dont l'évocation

ramène tout un océan d'heures passées, de sentiments délicats – félicités, dégoûts, incertitudes, vanités, écœurement de soi-même ; ou bien celles qu'on invente, qu'on taille à larges pans, où tout semble facile, mais qui, au fur et à mesure qu'on brode, ramènent – inexorablement – à ce qu'on a vécu ou rencontré.

Côme était encore à l'âge où l'envie de raconter se transforme en envie de vivre, où l'on croit qu'on a pas assez vécu pour avoir assez à dire ; de là ses départs pour la chasse, ses absences de plusieurs semaines, ses retours dans les arbres de la place, tout chargé de fouines, de blaireaux, de renards, qu'il balançait en les tenant par la queue ; de là les histoires qu'il racontait aux Ombreusiens, des histoires qui, de vraies qu'elles étaient, devenaient imaginaires au fur et à mesure qu'il les racontait, et d'imaginaires finissaient par redevenir vraies. »

Italo Calvino, *Le baron perché*

« Au moment même où des dizaines de millions de travailleurs Américains se battent pour garder leur emploi et conserver un toit sur la tête de leurs familles, les petits malins de Wall Street se lèchent les babines avec un nouveau festin obscène de plusieurs milliards de dollars de bonus - cette fois-ci grâce aux milliards du plan de sauvetage fournis par l'Oncle Sam, en contrepartie de bien peu de contraintes. Peu importe que l'économie éprouve toujours de graves difficultés. Comme le Times le notait samedi, pratiquement tout Wall Street « imprime de la monnaie. » [...] Nous ne pouvons pas continuer à transférer la richesse de la nation à ceux qui sont au sommet de la pyramide économique - ce que nous avons fait depuis environ trente ans - tout en espérant qu'un jour, peut-être, les avantages de ce transfert se manifesteront sous la forme d'emplois stables et d'une amélioration des conditions de vie de millions de familles qui luttent pour y arriver chaque jour. Cet argent n'atteindra jamais le bas de la pyramide. C'est un conte de fées. Nous sommes fous de continuer à y croire. »

Bob Herbert, traduction d'un article du *New-York Times*

« Bah, mieux vaut un nouveau ministre dont on ne connaît pas du tout les opinions ! L'imagination peut hisser ses voiles... Et que de questions passionnantes on rencontre alors ! Frédéric Mitterrand est-il vraiment pour les Créateurs et la Création ? Oui, j'imagine, sans ça il n'aurait pu passer les clôtures électrifiées du bon goût. Croit-il que la politique culturelle consiste à aider les artistes ou pense-t-il que ça peut aussi être autre chose ? On ne sait pas. Sait-il que cette question peut se poser ? Est-il pour ou contre le chaubise ? (Sait-il ce que c'est ?) Pense-t-il que son rôle pourrait être de lutter contre le médiatisme ? (Sait-il que ça existe ?)

Connait-il des militants culturels ? Ces gens qui croient en l'émancipation individuelle et collective, la fondation d'une société et l'apprentissage de la citoyenneté et des

vertus humaines élevées par la fréquentation des œuvres, la création désintéressée, l'amateurisme, la prise de parole et la pratique associative... Mais cette phrase est trop longue. Cette phrase est-elle trop longue pour lui, et trop ennuyeuse, comme elle l'a été pour Jack Lang ? Est-il pour ou contre la grande alliance languienne entre la Puissance publique et les industries culturelles ? (Sait-il qu'on peut être contre - et contre la massification programmée des comportements culturels ?) Ah, oui, que de passionnantes questions !

Jacques Bertin, *Frédériiiiiiiic ; dans Policultures, juillet 2009*

Relevé sur son site *

« Nous avons eu souvent la nostalgie d'un mépris assez fortement figuré dans le langage pour pouvoir, par écrit, caractériser le sentiment qu'on devrait éprouver devant l'inculture, l'ignorance, la pauvreté de l'esprit que montrent le monde politique postmoderne, et, particulièrement, le monde politique washingtonien dans ses prétentions ; cela remonte, notamment et par exemple, à ce jour de 1996, où nous apprîmes que le sénateur Bob Dole, candidat républicain à la présidence, sollicitant un soutien quelconque (allez savoir lequel), avait écrit une belle lettre au *Goethe Institute*, en Allemagne, commençant par ces mots très polis : "Dear Mister Goethe..." »

Philippe Grasset, sur le site *Dedefensa* **

[*Texte paru dans Le Figaro du 28 novembre 1888*]

« Une chose m'étonne prodigieusement - j'oserais dire qu'elle me stupéfie - c'est qu'à l'heure scientifique où j'écris, après les innombrables expériences, après les scandales journaliers, il puisse exister encore dans notre chère France (...) un électeur, un seul électeur, cet animal irrationnel, inorganique, hallucinant, qui consente à se déranger de ses affaires, de ses rêves ou de ses plaisirs, pour voter en faveur de quelqu'un ou de quelque chose... Quand on réfléchit un seul instant, ce surprenant phénomène n'est-il pas fait pour dérouter les philosophies les plus subtiles et confondre la raison ?

Je comprends qu'un escroc trouve toujours des actionnaires (...) ; je comprends tout. Mais qu'un député, ou un sénateur, ou un président de la République, ou n'importe lequel parmi les étranges farceurs qui réclament une fonction élective, quelle qu'elle soit, trouve un électeur, c'est à dire l'être irrêvé, le martyr improbable, qui vous nourrit de son pain, vous vêt de sa laine, vous engraisse de sa chair, vous enrichit de son argent, avec la seule perspective de recevoir, en échange de ces prodigalités, des coups de trique sur la nuque, des coups de pied au derrière (...), en vérité, cela dépasse les notions déjà pas mal pessimistes que je m'étais faites jusqu'ici de la sottise humaine en particulier, et de la sottise française en particulier, notre chère et immortelle sottise, ô chauvin !

Il est bien entendu que je parle ici de l'électeur averti, convaincu, de l'électeur théoricien, de celui qui s'imagine, le pauvre diable, faire acte de citoyen libre, étaler sa souveraineté, exprimer ses opinions, imposer - ô folie admirable et déconcertante - des programmes politiques et des revendications sociales (...).

À quel sentiment baroque, à quelle mystérieuse suggestion peut bien obéir ce bipède pensant, doué d'une volonté, à ce qu'on prétend, et qui s'en va, fier de son droit ; assuré qu'il accomplit un devoir, déposer dans une boîte électorale quelconque un quelconque bulletin, peu importe le nom qu'il ait écrit dessus ?... Qu'est-ce qu'il doit bien se dire, en dedans de soi, qui justifie ou seulement qui explique cet acte extravagant ? Qu'est-ce qu'il espère ? Car enfin, pour consentir à se donner des maîtres avides qui le grugent et qui l'assomment, il faut qu'il se dise et qu'il espère quelque chose d'extraordinaire que nous ne soupçonnons pas. Il faut que, par de puissantes déviations cérébrales, les idées de député correspondent en lui à des idées de science, de justice, de dévouement, de travail et de probité (...) et qu'il voie, au travers d'un mirage, fleurir et s'épanouir (...) des promesses de bonheur futur et de soulagement immédiat. Et c'est cela qui est véritablement effrayant. Rien ne lui sert de leçon, ni les comédies les plus burlesques, ni les plus sinistres tragédies.

Voilà pourtant de longs siècles que le monde dure, que les sociétés se déroulent et se succèdent, pareilles les unes aux autres, qu'un fait unique domine toutes les histoires : la protection aux grands, l'écrasement aux petits. Il ne peut arriver à comprendre qu'il n'a qu'une raison d'être historique, c'est de payer pour un tas de choses dont il ne jouira jamais (...).

Il a voté hier, il votera demain, il votera toujours. Les moutons vont à l'abattoir, ils ne se disent rien, eux, et ils n'espèrent rien. Mais, du moins, ils ne votent pas pour (...) le bourgeois qui les mangera. Plus bête que les bêtes, plus moutonnier que les moutons, l'électeur (...) choisit son bourgeois. Il a fait des révolutions pour conquérir ce droit.

Ô bon électeur, inexprimable imbécile, pauvre hère, (...) souviens-toi que l'homme qui sollicite tes suffrages est, de ce fait, un malhonnête homme, parce qu'en échange de la situation et de la fortune où tu le pousse, il te promet un tas de choses merveilleuses qu'il ne te donnera pas et qu'il n'est pas d'ailleurs en son pouvoir de te donner. L'homme que tu élèves ne représente ni ta misère, ni tes aspirations, ni rien de toi ; il ne représente que ses propres passions et ses propres intérêts, lesquels sont contraires aux tiens.

(...) Donc, rentre chez toi, bonhomme, et fais la grève du suffrage universel. Tu n'as rien à y perdre, je t'en répons ; et cela pourra t'amuser quelque temps ».

Octave Mirbeau, *La grève des électeurs*

Relevé sur le net (<http://www.politis.fr/rubrique60.html#nb1-1>)

« Un autre espace de conflit théorique est assez vite apparu, plus fructueux celui-là : le rapport au capitalisme. Le climate camp est-il anti capitaliste ? Bien-sûr répondent certains. Je ne me reconnais pas dans ce mot, réagissent d'autres. C'est notamment le cas d'un permaculteur qui s'en ouvre en atelier lors d'une discussion sur le mouvement du climat. Pas sa culture, pas son vocabulaire, pas son horizon politique. Il travaille la terre, s'attache à repenser le rapport de l'homme à la nature de la manière la moins coloniale, la moins agressive possible. Pense des systèmes énergétiques sans externalité négative sur l'éco système. Pratique une agriculture saisonnière, en touchant le moins possible à son sol. En le recouvrant au lieu de le labourer. Fait ainsi revivre des espaces animales et végétales. Crée des bulles de résistance au rythme urbain, aux agressions du modèle industriel, au consumérisme. Il n'est pas capitaliste. Mais pas non plus anti. Il trouve sa place dans le mouvement du climat mais n'est pas forcément sûr d'être de gauche –sans doute encore moins de droite. Et cela ne lui pose aucun problème. »

Jade Lindgaard, relevé sur le net

« Sans doute ai-je déjà tout écrit sur ce nous d'avant la maison, ce nous de nos années cinquante-soixante dont la lutte s'était concentrée exclusivement sur la prise de conscience et le refus de ce que nous ne voulions pas pour rester disponibles à ce que nous ne savions pas. Au contraire de ce que l'on prétend généralement, en effet, savoir ce qu'on veut c'est déjà accepter de limiter sa vie au connu, alors que savoir ce qu'on ne veut pas ouvre sur les surprises impensées de la vie. Bien sûr cela demande certainement beaucoup de courage - osons le mot - car l'édification sociale vous engage à limiter au connu le "sens" de la vie, alors que s'offrent à vous les champs illimités d'une façon d'être et d'exister sans autre modèle que les pulsions secrètes et incernables de votre personnalité. »

Serge Rezvani, *Le roman d'une maison*

J'ai fait de plus loin que moi un voyage abracadabrant
il y a longtemps que je ne m'étais pas revu
me voici en moi comme un homme dans une maison
qui s'est faite en son absence
je te salue, silence

je ne suis pas revenu pour revenir
je suis arrivé à ce qui commence

Gaston Miron, *L'homme rapaillé*

* Site Jacques Bertin : <http://velen.chez-alice.fr/bertin/index1.htm>

** Site *Dedefensa* : <http://www.dedefensa.org>